

L'abbé Roland Fontaine, dernier curé de Mogues

Le témoignage d'un résistant.

Lors de l'écriture de l'histoire du village de Mogues, je ne me suis pas rendu compte que l'abbé Roland Fontaine, dernier curé du village, avait eu un rôle de résistant très important pendant la guerre de 1940. Je voudrais au travers de cet article réparer cet oubli.

L'abbé Roland Fontaine est né à Torcy-Sedan le 4 août 1907. Après des études au séminaire, il est ordonné prêtre à l'âge de trente ans par le cardinal Suhard. Il est ensuite nommé prêtre sacriste⁽¹⁾, vicaire en 1937 à la cathédrale de Reims avec la charge d'aumônier du collège Saint Jean-Baptiste, de la maîtrise de Notre-Dame. Il habite à ce moment rue Gerbert, avec sa mère et sa sœur.



Portrait de l'abbé Roland Fontaine

L'abbé Fontaine était également professeur d'anglais et d'allemand à Reims, lorsqu'en septembre 1939 survient la guerre entre la France et l'Allemagne. Mobilisé en qualité de lieutenant au 106^e régiment d'infanterie, il prend part au combat et est fait prisonnier avec son

unité en juin 1940. Il demande à partager le sort de ses soldats. Retenu dans un stalag en Allemagne, il y rencontre un collègue jésuite de Paris, officier de réserve comme lui. Tous deux organisent l'évasion de prisonniers en leur fournissant boussoles et itinéraires, éléments nécessaires pour regagner la France. Un jour, deux de ces fugitifs sont arrêtés par la police allemande, et sous la menace, donnent les noms des deux officiers qui les ont aidés à fuir. Aussitôt recherchés dans leur stalag, l'abbé Fontaine et son complice sont obligés de fuir à leur tour et ils réussissent leur évasion. Ils se dissimulent à Baccarat dans un four de cristallerie. L'abbé Fontaine essaye ensuite de rejoindre l'abbaye du Val Sainte-Marie, mais échoue à Besançon où l'archevêque l'accueille et lui prête secours. Il s'en retourne à Reims, par

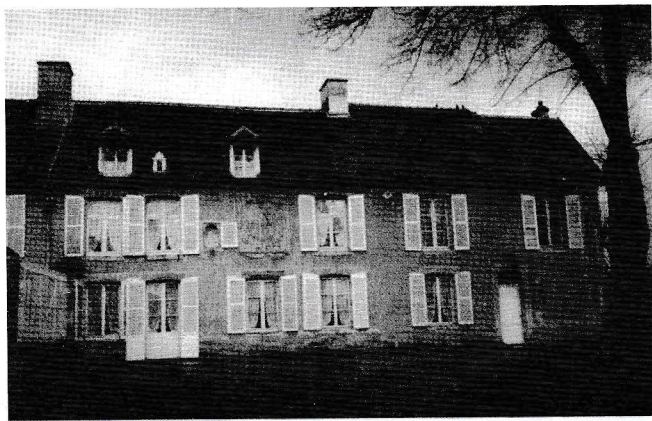
le même train, sans savoir que sa mère et sa sœur, rentrant d'exode, s'y trouvaient. Arrivé à Reims, il obtient du chef de gare un Ausweiss pour rentrer chez lui, alors que sa mère et sa sœur passent la nuit dans la salle d'attente. Le cardinal Suhard, ayant quitté Reims en juin 1940 pour le siège archiépiscopal de Paris, l'abbé Fontaine rencontre son successeur, monseigneur Marmottin, qui ne fait preuve d'aucune mansuétude, ni d'aucune charité chrétienne pour le curé évadé. Celui-ci ne trouve d'autre recours que de rentrer dans la clandestinité pour se faire oublier.

A Reims, Roland Fontaine ne reste pas inactif malgré la gravité de sa situation. Dès octobre 1940, avec quelques amis, il fonde un mouvement de résistance « Ceux de la Résistance » (C.D.L.R.) dont la mission consiste à faire parvenir en Angleterre des renseignements sur les troupes ennemies. Or, la présence à Reims d'un important état-major allemand lui permet de capter des documents de grande valeur sur l'activité de l'armée occupante, et la connaissance de l'anglais et de l'allemand sera pour l'abbé Fontaine d'une grande utilité lors du déchiffrement et de la traduction de ces documents.

L'abbé Fontaine, membre de Libération-Nord avait auparavant apporté son aide à Raymond Gallet de Fismes, agent du réseau d'évasion POSSUM, dans l'hébergement de plusieurs aviateurs de la RAF. Il avait fourni des renseignements concernant le repérage de possibles terrains d'atterrissage dans la Marne.

Il avait notamment aidé l'évasion de pilotes anglais. En effet, le 19 septembre 1943, il conduit Joseph Kenny (mécanicien) et Ernest Gilman (navigateur) dans une grotte (la caverne du Dragon à Ouches-La-Vallée, près du chemin des Dames) à 30 km au nord de Serzy pour échapper à une fouille allemande. Le 21, il les emmène chez le comte Joseph Thiran de Bury et son épouse Marthe de Savigny au « Vieux Château », commune de Savigny-sur-Ardres.

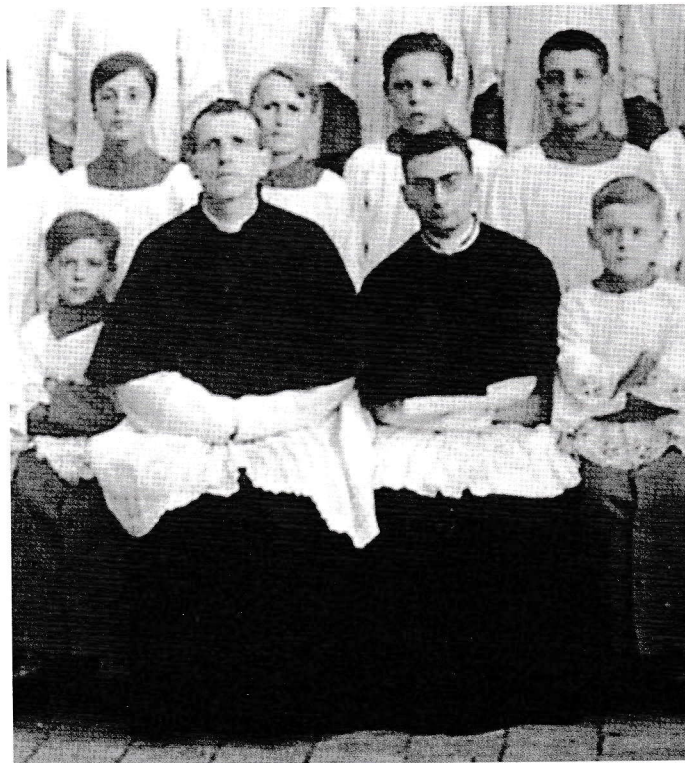
Etant toujours recherché par la police allemande, l'abbé est, par l'intermédiaire d'un digni-



**Château de la famille Tirant de Bury
à Savigny-sur-Ardres**

taire de l'Eglise rémoise, monseigneur Ponsin, chargé par l'archevêché, de l'administration de cinq paroisses rurales, Faveroles, Tresion, Poilly, Prin, Savigny-sur-Ardres avec résidence en cette dernière. Rentrant un jour d'une de ses tournées pastorales, il apprend que deux Allemands en civil sont venus s'informer de l'endroit où il habite. Contraint cette fois de vivre dans la clandestinité, il trouve refuge chez un de ses paroissiens, le comte de Bury, exploitant une ferme avec l'aide de ses deux fils et peut ainsi consacrer l'entièreté de son temps à la résistance. Hélas, malgré toutes les précautions requises, après six mois de vie clandestine, il voit un matin au moment de la célébration de la messe, arriver un des fils du comte de Bury qui lui dit : « Nous devons fuir car les Allemands sont à la barrière de la ferme. Mon frère en est déjà parti ». C'est ainsi que les trois fuyards échappent à l'arrestation tandis que le comte est arrêté. Septuagénaire, il sera envoyé en Allemagne dans un camp de concentration et y mourra « victime du four crématoire ».

Recherché par la Gestapo dans la Marne après le démantèlement du réseau Possum fin décembre 1943, il quitte précipitamment sa paroisse de Savigny-sur-Ardres et se réfugie chez le chanoine Hess, directeur de la Maîtrise de Reims, où il avait lui-même exercé avant la guerre. Il se rend ensuite dans les Ardennes à Givonne. Là, il apprend que la Gestapo a constitué un dossier sur son compte et qu'il a été condamné par défaut à être fusillé. Il ne lui reste plus qu'une seule issue : mettre la frontière franco-belge entre lui et ses poursuivants. Le curé de ce village l'avait mis en contact avec un des chefs de la résistance ardennaise, Henri Vin, qui lui propose de faire partie du

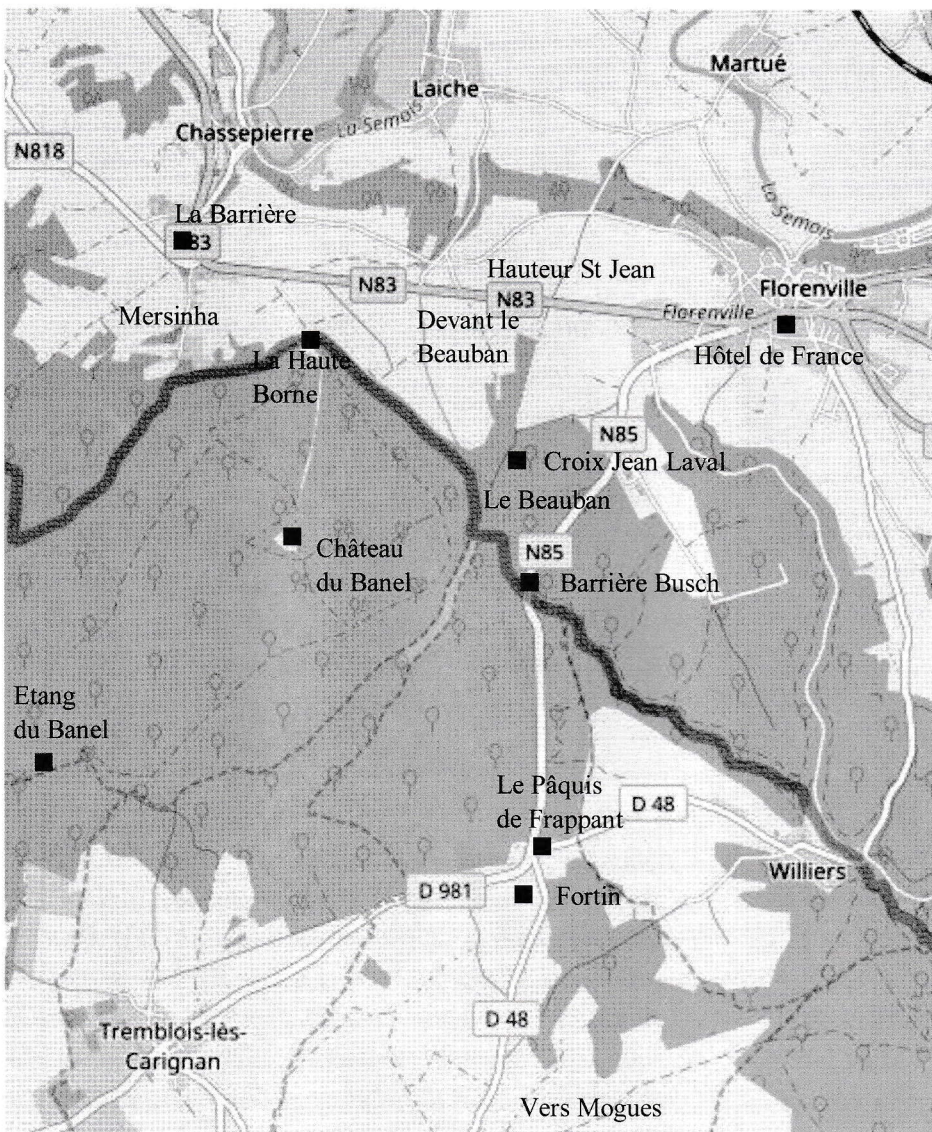


L'abbé Fontaine à droite et le chanoine Hess, maître de chapelle, avec leurs élèves de maîtrise de la cathédrale de Reims, année scolaire 1937-1938

maquis franco-belge du Banel. Le 11 janvier 1944, au lever du jour, l'abbé Roland Fontaine arrive à Laiche par bois et chemins détournés. Il vient de traverser la frontière franco-belge après avoir vécu de nombreuses et dangereuses péripéties en France, et se présente chez Odon Mernier en ce début d'année.

Son rôle au Banel⁽²⁾

Sous le pseudonyme de Victor-Pierre Delcourt, patronyme qu'il avait choisi, car il appartenait à un de ses anciens condisciples qu'il savait, en ce moment-là, en Afrique du Nord, il s'intègre rapidement dans le réseau du maquis du Banel. Il s'y rend presque chaque jour pour rencontrer Adelin Husson, alias "Georges" chef du maquis du Banel, dans son refuge. L'abbé Fontaine grâce à son expérience des activités clandestines, devient un auxiliaire précieux et compétent pour lui. Comme il est resté en liaison avec le réseau de Reims, l'importance des renseignements transmis aura pour Londres une valeur particulière sur le plan stratégique. D'autre part, jouissant d'une sécurité relative sur le sol belge, il exerce son ministère auprès des Résistants et particulièrement auprès de ceux qui, comme lui, vivent dans la clandestinité. Ne pouvant cependant célébrer la messe dans



La forêt du Banel

Crédit du fond de carte : « © les contributeurs d'OpenStreetMap ».

les églises de Chassepierre ou des localités environnantes, il reçoit un autel portatif de l'abbé Thomas, inspecteur diocésain résidant à Florenville, ancien aumônier des Chasseurs Ardennais et membre de l'Armée Secrète⁽³⁾. Ainsi l'abbé Fontaine apporte à tous ceux avec qui il est en rapport, le réconfort de son dynamisme et de sa foi.

Logeant chez M. et M^{me} Odon Mernier à Laiche, il devint le bras droit de "Georges" et son agent de liaison. Il entame de nombreuses négociations afin d'obtenir l'aide d'autres organisations de la résistance. L'abbé Fontaine nous raconte un de ces épisodes en ces termes :

« Suite à une demande de "Georges", je devais demander au commandant Piton, responsable du secteur 7 de la zone V de l'A.B (armée belge), de nous faire obtenir des parachutages et un poste émetteur ainsi que rapporter l'assurance que le

groupe, une fois constitué, garderait une autonomie propre. S'il nous arrivait d'être conviés à des actions communes, notre concours serait acquis, en principe, à la condition que nos hommes restent sous la dépendance d'Adelin Husson. Un uniforme avait été prévu, avec des marques distinctives de grade, d'ancienneté... Je n'ai pas rencontré le commandant Piton comme il avait été prévu. J'ai été contacté à sa place, à Izel, chez M^{me} Jeanty, par le lieutenant Joseph Jacques de Florenville qui m'a répondu que ces conditions étaient inacceptables ».

Après ces contacts infructueux, "Georges" s'adressa à des mouvements français. Il m'envoya à plusieurs reprises à la recherche de contacts chez M^{me} Cardot à Douzy, puis à Charleville. J'ai pu rentrer en rapport avec une organisation à Charleville par le truchement d'un agent de liaison, M^{me} Christiane Chantrenne, qui avait travaillé pour le groupe où j'avais servi. J'ai eu deux rendez-vous avec elle, le premier à l'hôtel de la gare à Carignan pour lui renouveler la demande d'obtention d'armes ; le second, le lendemain, au café Guillaume à la Malcampé, près de Charleville, pour obtenir une solution qui, en définitive, était une fin de non-recevoir. Sans se décourager, "Georges" me renvoya, avec une lettre, trouver M^{me} Cardot, à Douzy. C'était au moins la troisième fois, pour la même raison, que je rencontrais cette dame. Je suis rentré avec la seule promesse de M^{me} Cardot qu'elle allait s'occuper de nous ».

À la mi-1944, "Georges" n'a encore rien obtenu. En persévérant, il va se jeter dans la gueule du loup. En effet, suite à des renseignements recueillis tant en Belgique qu'en France, l'ennemi a découvert l'existence d'un maquis dans le bois du

Banel. Il va frapper un grand coup. A cet effet, il infiltre la résistance française. Les patriotes français et belges sont abusés. Le drame va éclater.

L'abbé Fontaine poursuit :

« Le jeudi 15 juin, dans la matinée, "Georges" me fait tenir un message de M^{me} Cardot le convoquant le même jour chez elle à 14 heures et lui disant qu'elle avait trouvé celui qui allait le dépanner. Selon son habitude, "Georges" me dépêcha à ce rendez-vous. Autant pour m'accréditer que pour rappeler les bases de la discussion en dehors de laquelle aucun accord n'était possible, il rédigea en substance et de mémoire, un double de sa dernière lettre qu'il me confia. Lorsque j'arrivai à Douzy quelques minutes avant l'heure, je fus introduit dans le salon auprès de M. Hercisse, de Sedan, en visite « de résistance » chez M^{me} Cardot. J'étais heureux de le rencontrer pour lui faire remettre à M^{me} Robert, femme du sous-chef de gare de Sedan, arrêté lui aussi le 31 mars, la mensualité que j'avais sur moi à son intention. Cela m'évitait un déplacement à Sedan. Au moment où je finissais de régler cette question, M^{me} Cardot vint me chercher pour me présenter à mon interlocuteur qui venait d'arriver. Je me suis trouvé en présence de deux individus, un homme de 35 à 38 ans qui me paraissait être le plénipotentiaire et un jeune homme à qui je donnais une vingtaine d'années. Le plus âgé se présenta : Charles Antoine dans la clandestinité. Il me fit voir une carte d'identité établie à Vendresse ou tout au moins portant le tampon de la mairie de ce pays ; puis il extirpa de la doublure de son pantalon un papier qui n'était autre qu'un certificat émanant de l'état-major des Forces françaises qui indiquait le porteur comme officier en mission spéciale. Je n'avais pas évidemment le moyen de vérifier l'authenticité des timbres, sec et humide, pas plus celle de la signature qui ornait le document. Par ailleurs, c'était M^{me} Cardot qui avait accepté la responsabilité de nous mettre en présence et je ne me serais pas permis de suspecter ni sa bonne foi, ni sa prudence. L'autre personnage qui accompagnait Charles Antoine me fut présenté sous le pseudo de Pierrot... Ce jour-là, il pilotait la moto. Sitôt les présentations faites, Charles Antoine essaya de créer le climat de confiance en me parlant de l'abbé Hess... En-

suite, il en vint à la question pour laquelle il avait fait appeler "Georges" en réponse à sa lettre. Je n'ai pas eu besoin de me servir de l'aide-mémoire préparé par "Georges" car Charles Antoine connaissait tous les desiderata, c'est-à-dire l'avance de fonds de trois mensualités selon le minimum estimé nécessaire par "Georges" lui-même soit 150 000 F ; armement pour 2500 hommes ; poste émetteur radio. Il m'apprenait aussi ce que j'ignorais alors, que "Georges" avait demandé le cachet de la Feldkommandantur de Charleville ainsi que la griffe du Feldcommandant pour confectionner les cartes de travail des futurs maquisards. Sauf les armes, Charles Antoine avait tout apporté avec lui et voulait m'en charger. J'ai refusé parce que je n'étais pas équipé pour le transport. Le poste de radio (AL III F) était contenu dans deux valises qu'il m'était impossible d'arrimer sur ma bicyclette. Par ailleurs, on arrivait à la période où le contrôle des routes devenait fréquent et sérieux. Il était donc imprudent d'opérer ce transport de jour dans les conditions où je me trouvais. Charles Antoine en convint volontiers et trancha la difficulté en disant qu'il allait abriter le poste dans les environs pour ne pas avoir à le véhiculer inutilement au risque de se faire arrêter lui-même et qu'il aviserait pour le faire parvenir en même temps qu'il ferait livrer les armes. Le transport des armes ne semblait pas chose aisée, surtout à cette époque. Un ou plusieurs parachutages me semblaient préférables. Mais Charles Antoine avait un argument pour toutes mes objections ; les parachutages avaient été prévus pour la période préparatoire de l'offensive alliée ; l'armement consacré aux F.F.I. était maintenant en place dans les dépôts. Il ne fallait plus compter avant longtemps sur des opérations aériennes, tous les avions étaient absorbés pour des missions de combat. En conséquence, les armes demandées par "Georges" allaient être prélevées sur un dépôt du département de la Meuse assez proche du Banel, et au moyen d'un camion qu'il prit soin de me décrire. C'était une voiture camouflée en véhicule de la Wehrmacht, conduite par un chauffeur déguisé en Allemand. Grâce à ces dispositions, on avait une presque assurance d'échapper au contrôle routier. De fait, c'était du déjà-vu. Charles Antoine ne garantissait pas qu'il

pourrait donner entière satisfaction quant au nombre d'armes, du moins immédiatement. Il lui fallait s'assurer que cette quantité se trouvait bien dans les dépôts. Je n'ai eu à discuter pratiquement que deux points litigieux. Il reconnaissait facilement "Georges" comme chef incontesté du maquis, cependant au moins temporairement. Il détacherait cinq officiers parachutés pour instruire les maquisards sur l'utilisation de l'armement et leur donner les notions élémentaires de la technique des coups de main et des sabotages en fonction justement du matériel moderne que nous allions toucher. De toute façon comme nous allions être incorporés dans un plan d'ensemble, il ne fallait pas compter avoir l'initiative des premières opérations. Nous n'obtiendrons la complète liberté que lorsque l'état-major F.F.I. des Ardennes aurait donné le signal des hostilités ouvertes et encore, à condition qu'il soit possible de garder le contact avec lui, des actions concertées étant toujours préférables aux meilleures initiatives privées.

C'était un progrès sur les négociations antérieures avec l'A.B. et Charleville qui n'avaient pas voulu prendre en considération notre offre de collaborer. Le second point était la reconnaissance du P.C. de "Georges". Charles Antoine voulait avoir pour lui et ses agents de liaison le libre accès. Il prétendait que c'était une chose inconcevable de devoir passer par des « boîtes-à-lettres » ou des guides pour toucher un chef de groupe. On perdait un temps précieux à rechercher déjà ces sous-agents et la plupart du temps les missions étaient mal remplies. Comme j'avais des instructions particulièrement rigoureuses à ce sujet, je n'ai pu rester que sur mes positions. J'ai dit à Charles Antoine de discuter de cette question avec "Georges" directement puisqu'ils devaient se rencontrer au lieu habituel des rendez-vous pour la réception des matériels et la signature de la décharge. D'ici-là, en effet rien ne pressait. J'ai cru remarquer que ma fermeté contrariait Charles Antoine mais il fit contre mauvaise fortune bon visage et se contenta de me poser, d'un air détaché, quelques questions sur l'éloignement du maquis par rapport au lieu de rendez-vous, les moyens d'accès et les alertes, mêlant tout cela de réflexions apitoyées sur notre

triste vie. De mes réponses très vagues d'ailleurs, Charles Antoine n'a pu déduire beaucoup de renseignements utiles pour situer le P.C. de "Georges". En fait les troupes ayant commencé les opérations contre le maquis le dimanche à 6 heures, ne découvrirent le P.C. qu'à la nuit tombée (...).

Comment et dans quels délais allait être livré le matériel ? Les modalités de cette opération restaient à déterminer. Le lieu était désigné par moi ; j'ai donc indiqué le dernier déversoir des étangs du Banel, situé sur la route de Matton à Chassepierre, à environ quatre ou cinq kilomètres du maquis lui-même. C'était un endroit très peu fréquenté, facile à atteindre, soit qu'on vienne du Banel ou de Matton. Il se prêtait très bien à la surveillance et au camouflage. Quant au temps, les armes devant être fournies par un dépôt relativement proche, on pouvait se tenir prêt à partir du lendemain vendredi à 8 heures du matin et ne pas perdre patience avant le samedi soir. Si rien ne venait un de ces deux jours, Charles Antoine me contacterait à nouveau le lundi 19 à 14 heures, toujours chez M^{me} Cardot et on aviserait là de prendre d'autres dispositions. Avant de lever la séance et de reprendre la direction de Sedan, Charles Antoine me donna son signe de reconnaissance et nous prîmes chacun la moitié d'un bon de solidarité (émis par le maréchal Pétain) coupé en deux par M^{me} Cardot pour le transmettre à "Georges". Celui-ci pourrait ainsi, au cas où l'entrevue projetée se ferait en mon absence, s'assurer de la qualité de son interlocuteur rien qu'à la présence, en ses mains, de ce morceau de papier.

Monsieur Hercisse qui avait attendu la fin de notre conférence pour recueillir mes impressions sur Charles Antoine, me dit, sans m'indiquer les raisons qu'il avait de me parler ainsi, que ce personnage ne lui inspirait qu'une demi-confiance et qu'il se demandait si c'était une tellement bonne chose de l'avoir reçu. Il était évidemment un peu tard pour me mettre en garde et de toute façon, M^{me} Cardot était irrémédiablement compromise du fait de l'avoir attiré chez elle.

En repassant dans ma pensée les diverses phases de l'entretien, la sureté du ton de l'individu, la précision de ses informations surtout, je ne

pensais pas qu'il y avait lieu de s'alarmer ; "Georges" non plus d'ailleurs puisqu'il convoqua immédiatement les groupes voisins du Banel pour venir au rendez-vous, aider à évacuer le matériel attendu et percevoir l'armement. Le vendredi se passa dans une vaine attente ainsi que la journée de samedi. Cependant, le 17 juin, comme je venais d'arriver à Laiche chez monsieur Odon Mernier, vers 11 heures du soir, un message de "Georges" arriva à la maison. Le billet était ainsi rédigé : « Mon cher abbé, les colis arrivent demain de bonne heure, trouvez-vous sur le terrain. Amitiés et bonne nuit, "Georges". J'ai su, par les rescapés, qu'après mon départ du maquis, le samedi soir, "Georges" avait reçu un courrier de Douzy lui annonçant que la livraison des armes empêchée plus tôt, était fixée désormais au dimanche matin. Une somme de 20 000 F était jointe à la lettre, à titre de provision et pour prouver que le reste allait suivre sans faute.

Le 18 juin 1944, l'abbé Fontaine est arrêté par les Allemands lors de l'attaque du maquis par la Wehrmacht, attaque survenue après que la Résistance française fut infiltrée par l'agent belge Roemen (Charles Antoine). Il est ensuite incarcéré à la prison de Florenville, puis dans les Ardennes à Sedan et à Charleville. De cette dernière, il sera libéré le 29 août 1944. On trouve une description de l'attaque des Allemands dans sa déposition faite au commissaire principal de la Sûreté à Arlon, J. Wirtz, le 13 février 1947. On peut lire le contenu ci-après :

Le dimanche 18 juin, retenu malheureusement à Laiche, je ne me mis en route que vers 8 heures, accompagné de Aimé Houlmont, sergent spécialiste radio, pour gagner le maquis. Nous avons pris le chemin dit des « dimanches », c'est-à-dire un raccourci à travers champs qu'on utilisait le dimanche seulement ou la nuit parce qu'à ces moments-là on ne risquait pas de provoquer la curiosité des gens, personne n'étant dans les champs. Rien ne paraissait anormal, cependant au moment de traverser la grande route Sedan-Florenville pour nous engager dans le chemin bordé de sorbiers en direction de la Haute Borne, je vis un garde-forestier allemand qui traversait un seigle et marchait vers le Banel. Pour l'éviter, au lieu de suivre cette voie, nous reprîmes la route vers Flo-

renville, et, délaissant le premier chemin à notre droite (Hauteur S^t Jean - Maison Busch) où l'Allemand pouvait encore nous voir et nous surveiller, nous nous engageâmes dans le second chemin, légèrement encaissé, suffisamment pour ne plus être en vue, à 200 mètres environ après la maison de la « Hauteur S^t Jean » et qui aboutit en lisière du bois du Beau-Ban, quelques centaines de mètres avant le carrefour de la « Croix Jean Laval ». C'est en débouchant de ce chemin, entre le Beau-Ban et le Banel que nous fûmes cernés de toute part par des soldats allemands qui se dissimulaient dans les broussailles et faits prisonniers ; il pouvait être à ce moment 9 heures du matin. Le Feldwebel de la Feldgendarmarie de Charleville se trouvait auprès de la cuisine roulante installée à proximité du « chemin vert » ; il accourut me reconnaître, puis je fus escorté en dehors du bois et obligé de me coucher dans un champ de seigle que je vis alors infesté d'Allemands. C'est de cet endroit que j'ai entendu une vive fusillade semblant venir du maquis et un tir de mortiers que je ne pouvais localiser ; je pensais que "Georges" et ses hommes étaient au contact avec les Allemands. Après être resté environ une demi-heure dans le seigle, je fus emmené avec mon compagnon vers la « Hauteur S^t Jean ». Une voiture amphibie nous attendait sur la route pour nous conduire d'abord vers une sorte de poste de police dissimulé à l'entrée des chemins des sorbiers et de là à la « Croix Jean Laval ». Pendant que j'étais couché dans le seigle, j'ai profité pour enterrer sous moi certains documents qui me restaient encore, car nous n'avions pas encore été fouillés. Ces documents ont été retrouvés après la libération et déterrés en présence de Jacqueline Ezannic (son père, Gabriel Ezannic, était régisseur du domaine forestier du Banel) et Monsieur Odon Mernier. Ils étaient précisément dans une terre lui appartenant. Pendant le trajet, j'ai remarqué une batterie de mortiers installée face à la « Croix Jean Laval », à une centaine de mètres d'elle, sur le chemin qui descend de la « Hauteur St Jean ». Je pense que c'est cette batterie qui avait tiré pour prendre à partie vraisemblablement le groupe de Buchy, puisqu'on a pu constater que les Allemands n'avaient utilisé des projectiles d'artillerie que contre cet emplacement.



Jacqueline Ezannic et Odon Mernier déterrent les documents cachés par l'abbé Fontaine.

De l'endroit où mes gardiens me firent encore coucher, je voyais des civils, également couchés, dans une sorte d'enclos fermé de haies en bordure de la route Florenville - Le Banel, dans le coude face à la patte d'oie d'où part le chemin qui rejoint la « Barrière Busch ». Je n'ai pas pu distinguer quelles étaient ces personnes, mais je suppose qu'il s'agissait des quatre jeunes gens de Buchy, car ayant été dirigé sur le fortin du Pâquis de Frappant pour y subir un interrogatoire d'identité, je fus ramené une heure après à la même place, pendant que mes gardiens allaient prendre le repas de midi à la cuisine roulante. Or, en même temps que la voiture où j'étais arrivait à hauteur de la popote, trois ou quatre automobiles débouchaient en sens contraire, semblant venir de Florenville. Elles contenaient justement les quatre prisonniers : Armand Poleze, Casimir Rzepecki, Fernand Blaise et André Poncelet. Dans la première voiture se trouvait en outre un jeune homme que j'avais remarqué une fois en compagnie d'Armand Poleze. Cet individu m'a fait l'effet d'être un traître, car le sous-lieutenant qui commandait le détachement ayant fait descendre tout le monde, l'a prié de lui indiquer, après nous avoir tous confrontés, quel était le prisonnier qu'il avait vu armé. Il désigna André Poncelet comme possédant un revolver ajoutant qu'au moment où il était monté dans la voiture, il avait encore la gaine à sa ceinture ; il souleva alors la veste d'André Poncelet et fut tout surpris de ne plus rien voir. Le sous-lieutenant eut un réflexe, il fit ôter les coussins de la voiture et l'étui en question

fut découvert sous l'accoudoir du siège arrière. André Poncelet fut alors atrocement martyrisé. On le coucha à plat ventre sur le capot d'un camion, ses mains furent attachées aux poignées des portières de la cabine et ses jambes aux extrémités du pare-chocs, et pendant plus d'un quart d'heure au minimum, quatre soldats s'acharnèrent à le frapper avec des triques. Le sous-lieutenant rythmait la cadence des coups. A la fin du supplice, ce qui restait des baguettes était tout rouge de sang et tout autour de l'avant du camion, il y avait des lambeaux d'étoffe, débris du pantalon et de la chemise de Poncelet, également sanguinolents. Les Allemands coupèrent les liens et André Poncelet tomba à terre sans connaissance, il y avait déjà longtemps d'ailleurs qu'il l'avait perdue. Les soldats chargèrent alors sans façon le presque cadavre dans une voiture et reprirent, après dîner, la direction du Pâquis de Frappant. Lorsque plus tard, je fus moi-même reconduit au fortin, j'y trouvai les quatre jeunes gens de Buchy, étendus le visage contre terre dans une tranchée, les mains liées derrière le dos avec des fils de fer barbelés que les Allemands avaient arrachés aux vestiges des défenses accessoires qui entouraient le fortin. Ils étaient isolés des autres prisonniers (douaniers pris en service et habitants des maisons forestières) qui eux étaient simplement gardés à vue. Je ne vis dans aucun groupe le jeune homme qui avait dénoncé A. Poncelet. Il paraissait libre d'ailleurs. Ainsi pendant la séance de torture, il était allé allumer une cigarette au foyer de la roulante et personne ne semblait prêter attention à ses faits et gestes ; je n'eus pas le même privilège car au moment de sortir de la voiture ainsi que m'y invitait le sous-lieutenant, celui-ci pensant que je faisais des manières, vint m'aider en me tirant par les moustaches ; ayant été entravé en effet quelques minutes auparavant au moyen d'une corde à linge, arrachée dans le jardin de la maison Busch, je n'avais qu'une très petite liberté de mouvements, et en dépit de mes efforts, je n'arrivais pas assez vite au gré de l'Allemand à m'extraire de la voiture amphibie. Après le repas de mes gardiens, car le passage à la cuisine roulante n'était qu'une escale dans leur mission, je fus conduit à l'hôtel de France à Florenville : je n'avais pas voulu ré-

vêler mon gîte en dehors du maquis et le commandant de la Feldgendarmarie de Florenville, présent aux opérations, prétendait que je logeais dans l'hôtel d'où il disait m'avoir vu sortir plusieurs fois. Je ne jugeai pas utile de le contredire, mais évidemment la confrontation avec le directeur de l'hôtel n'apporta aucun résultat et pour cause, je n'avais jamais mis les pieds chez lui. La voiture reprit donc la direction du Pâquis de Frappant. Je subis un nouvel interrogatoire et plus approfondi que les autres : je dus faire mon curriculum vitae ; j'ai été assez fantaisiste à cette occasion, surtout pour expliquer dans quelles circonstances j'avais quitté la soutane et été amené à prendre la vie errante qui était la mienne. C'est en entrant dans la chambre basse du fortin que j'ai rencontré Aimé Houlmont, si mal en point que les soldats devaient le traîner pour le faire sortir. Mon interrogatoire fut brusquement suspendu juste au moment où les Allemands se disposaient à me faire subir certainement un sort peu enviable : ils m'avaient déjà ôté mon imperméable et mon veston et s'étaient partagé entre eux argent, cigarettes, montre, stylo, porte-mine, canif qu'ils avaient trouvés sur moi ; un soldat, probablement myope, m'avait même enlevé mes lunettes. La raison de la suspension des hostilités était un ordre, qui venait d'arriver, de me conduire aux étangs du Banel . C'est là que je vis l'inspecteur Lederer (probablement un pseudo) pour la première fois, appelé par le Feldkommandant de Charleville pour instruire cette affaire.

Je fus confondu par la précision des questions de Lederer qui se plaisait à me montrer qu'il était parfaitement renseigné, probablement pour me convaincre que rien ne servait de biaiser avec lui. J'essayai cependant de gagner du temps, en simulant que je ne saisissais pas exactement le sens de ses demandes, ou bien je parlais dans des digressions sans fin dont mon imagination faisait tous les frais. Cela ne réussit pas car le chef de mes gardes de corps remarqua l'énerverment de Lederer et, pour lui être agréable sans doute, me fit administrer une fameuse correction par ses hommes. Je perdis une première fois connaissance et, quand je revins à moi, je me retrouvai dans la voiture roulant vers le château du Banel. On arrêta à l'endroit où la route se séparait en

deux sous le château auprès d'un groupe d'officiers, parmi lesquels pérorait Grabowski⁽⁴⁾. On me campa devant lui, il se précipita sur moi comme un furieux et m'appliqua un coup de poing sous le menton avec un air de superbe dédain ; ce fut sa façon de prendre contact, puis il me fit raconter les circonstances de ma capture et les conclusions de mes déclarations. Vraisemblablement mécontent, il s'approcha à nouveau de moi et passa sa rage à me gifler. Deux de ses officiers s'empressèrent de l'aider, l'un en soulevant le pan sa cape qui le gênait pour me frapper, l'autre en immobilisant ma tête, se servant de mes oreilles comme des poignées. Lorsque ce fut fini, Lederer me somma encore une fois de lui indiquer l'emplacement du maquis, moyennant la vie sauve ; un hauptmann⁽⁵⁾, celui qui paraissait commander les troupes à pieds, me présenta un plan directeur sur lequel figurait le tracé du dispositif d'attaque. Je fus absolument incapable de fournir là-dessus le moindre renseignement, puisque lorsque j'avais eu des contacts avec les maquisards, c'était toujours à l'endroit de rendez-vous. Heureusement pour moi que tous ceux qui se sont mêlés de m'interroger et de noter mes réponses avec tout le sérieux que comportait cet office, n'avaient pas encore remis leur rapport à Lederer, car toutes les variantes qu'il aurait pu constater à mes récits en comparant les procès-verbaux, ne m'auraient certainement pas servi. Lederer, à ce moment, ne se serait peut-être pas contenté de me déclarer, ainsi qu'il l'a fait, que je devais m'estimer heureux d'avoir à être interrogé par lui sur d'autres points, ne me cachant pas qu'il aurait un vif plaisir à me faire fusiller sur le champ. Après une simple gifle, signal d'un nouveau déchaînement pour mes gardiens, je fus hissé sur la voiture qui partit en direction de Chassepierre, suivie par celle de l'Etat-Major. A la sortie du bois, on me fit descendre et marcher devant Grabowski et ses acolytes qui se mirent à longer la lisière du Banel, vers la Haute Borne, à l'extérieur du bois pendant que quelques hommes armés de mitraillettes suivaient une direction parallèle mais à l'intérieur. Je crus comprendre que les Allemands ne se fiant plus qu'à eux-mêmes, allaient explorer méthodiquement la lisière du bois dans l'espoir d'y trouver quelques indices capables de les

orienter vers le maquis et qu'ils m'emmenaient uniquement pour leur servir de bouclier au cas où ils se trouveraient face-à-face avec des maquisards décidés. En fait, si malgré tout telle n'était pas leur intention, les événements allaient les servir quand même et au bout d'un moment de marche, des hurlements annoncèrent que la patrouille avait trouvé une piste. La veille ou l'avant-veille de ce jour, un habitant de Chassepierre, Monsieur Julien Lejeune, qui ravitaillait depuis toujours le maquis, avait apporté des pommes de terre et étant pressé il les avait laissées sur le sentier qu'il avait l'habitude de prendre. Il m'en avait averti et j'avais envoyé Jules Husson (junior), le fils de "Georges", les prendre ; malheureusement, le sac était en mauvais état et quelques pommes de terre s'en échappèrent ; comme le transport s'était effectué le soir, Jules ne put retrouver les pommes de terre ; à présent, elles jalonnaient le chemin du maquis pour l'ennemi. Grabowski appela un des groupes de fusil-mitrailleur placés en surveillance dans les champs, face à la lisière, et ce fut la ruée dans le sentier. On me fit avancer de nouveau en tête, escorté de deux hommes pourvus de F.M. Arrivé sur le chemin dit « chemin de ronde », la trace du sentier s'effaçait, elle ne reprenait qu'au-delà d'une petite clairière et l'entrée du sentier était dissimulée par des branchages disposés intentionnellement. Le groupe marqua un temps d'arrêt, ne sachant plus quelle direction prendre, mais l'hésitation fut de courte durée, car plusieurs rafales d'armes automatiques et des hurlements de triomphe apprirent que cette fois le P.C. était découvert. Pendant que nous longions le bois, voici ce qui s'était passé : la compagnie d'infanterie qui stationnait au Château du Banel avait été déployée en tirailleur et avait progressé presque au coude à coude, en ratissant la portion de bois comprise entre le chemin qui part de la maison du cantonnier et aboutit sur la route Bouillon-Florenville, en passant par la Haute Borne et la route de Matton à Chassepierre. Elle venait d'arriver sur la « cagna » de "Georges" et avant d'y pénétrer l'arrosait copieusement de projectiles. Lederer fit hâter l'allure et un instant après, il commençait à fouiller l'abri de "Georges". Le soir commençait à venir et il dut allumer une

lampe à carbure, la nôtre pour y mener ces investigations. J'assistais au pillage, lié devant la porte à un baliveau. Grabowski participa au sac sans vergogne. Les provisions étaient assez importantes : il commença à remplir ses poches avec du tabac et des cigarettes. Quand il ne put plus rien y introduire, il avisa les bottes de Jacqueline Ezannic et y entassa pêle-mêle, lard, sucre, beurre, tabac, cartouches de chasse et comme cet emballage ne suffisait pas encore, il appela son ordonnance et bourra les poches de ce dernier de tout ce qui lui tombait sous la main. Lederer s'était contenté d'enlever tous les documents écrits qu'il avait pu trouver et en particulier une sorte de fichier sur lequel il avait l'air de fonder les plus grands espoirs. Avant de quitter la cabane, Grabowski fit détruire par ses hommes quelques fusils de chasse qu'il lui semblait inutile de faire emporter, les postes téléphoniques, les piles de poste de radio et le mobilier ; il disposa quelques soldats en surveillance, ceux qui ont dû incendier l'abri en se retirant probablement.

En arrivant sur le chemin de ronde, je vis, venant de la direction de la Haute-Borne, un groupe de nouveaux prisonniers ; c'étaient quatre aviateurs américains « en subsistance » au maquis en attendant qu'on puisse soit les rapatrier, soit les faire héberger ailleurs, puis Jacqueline Ezannic et son frère Pierre, que les Allemands avaient contraint de traîner en le tirant par les pieds, le cadavre de Jules Husson, tué une demi-heure auparavant en lisière du Banel. A cette occasion, les Allemands nous malmenèrent encore assez sérieusement ; ce furent les Américains, qui bien que, portant ostensiblement par-dessus leurs vêtements leurs plaques d'identité eurent la primeur des foudres de Grabowski. Le Herr Oberst avisa un trou rempli d'eau où les sangliers venaient souvent s'ébrouer. Il fit approcher les aviateurs. Un feldwebel S.S. les disposa tout autour et les fit mettre à genoux. Des soldats vinrent se placer derrière eux et au signal les étendirent dans la mare à coup de pieds dans le dos ; ils les piétinèrent ensuite, leur enfonçant la tête avec leurs talons. Puis vint notre tour. Pierre Ezannic échappa aux sévices, les Allemands lui firent simplement ôter mes guêtres et me cinglèrent les mollets à coup de badines : cette dernière correction

s'ajoutant aux précédentes eut pour résultat de me faire évanouir à nouveau. Mon gardien, le feldwebel, me rappela sans ménagement à la réalité en me remettant sur mes jambes et en me soutenant tant bien que mal pour que je puisse suivre le convoi qui se reformait. On regagna de là « la Barrière de Chassepierre ». Pierre Ezannic qui tout à l'heure avait eu le privilège d'éviter les coups, ne fut pas épargné durant le trajet. On lui fit abandonner le cadavre de Jules Husson à la sortie du bois mais un soldat s'avisa alors de cueillir une trique et ne cessa d'en frapper Pierre à espaces réguliers jusqu'à l'arrivée sur la grande route. Pendant un certain temps un soldat prit plaisir de me faire des croche-pieds en me reprochant d'avoir bu trop de schnaps puis il me laissa tranquille quand il vit que le feldwebel voulait poursuivre mon interrogatoire tout en marchant. J'arrivais à grand peine à me tenir debout, je n'étais donc pas en état de lui répondre. Je lui dis donc avec l'espoir de l'amadouer que je n'avais pas assez l'esprit à moi pour pouvoir lui donner des renseignements exacts et que demain après avoir pu me reposer un peu, je lui dirais tout ce qu'il désirait savoir. « Ce n'est ni tout à l'heure ni plus tard que je veux savoir dit-il, mais maintenant, d'ailleurs demain ce sera Lederer qui se chargera de vous à la Gestapo et il est préférable pour vous de passer par moi ». Je ne savais plus quoi dire pour éviter d'être remis sur la selle. A tout hasard, je lui dis que cela me répugnait de parler devant ses compagnons. Il me prit donc à l'écart, me conduisit près du café, fit apporter une bouteille de limonade, en but la moitié et me fit ingurgiter le reste tenant lui-même la bouteille puisque j'avais les mains liées derrière le dos. Ensuite, il me conduisit sur les marches de la maison de Jules Husson, me dit de m'asseoir, s'assit lui-même et ainsi installé me répéta son invitation : « Parlez ! ». Je me demandais avec détresse quelle nouvelle fable, j'allais encore être obligé d'inventer et quelles en seraient les conséquences pour moi ; par bonheur, on vint me chercher pour monter en voiture et repartir au Château du Banel. La nuit étant complètement venue, le chauffeur s'égara dans les bois car au lieu de prendre la route directe, il se dirigea vers la hauteur S^t Jean. Ce n'est qu'après des allées et ve-

nues qu'on atteignit le but. Comme il fallait pour gagner l'endroit où on nous attendait, contourner le château, je pus voir, au passage, les corps des jeunes gens de Buchy étendus sur le côté gauche de la route et Aimé Houlmont seul, couché sur l'autre accotement, à mi-chemin environ entre la patte d'oie (bacs à cresson) et le rond-point à hauteur des tombes actuelles. C'est sur ce rond-point que notre voiture stoppa. J'en fus retiré et poussé vers une autre automobile entourée de soldats qui manifestaient une joie bruyante. Sur cette voiture, en travers du capot, était étendu le cadavre de "Georges". Une balle l'avait frappé sous le maxillaire droit et était ressortie par la nuque, au niveau de l'oreille, faisant une plaie plus grande dans toutes les dimensions que l'oreille elle-même. "Georges" ayant toujours dit qu'il ne tomberait pas vivant aux mains de l'ennemi, on pouvait supposer qu'il s'était suicidé avec son revolver quand il s'était vu acculé. L'aspect de la blessure favorisait même cette opinion. Il était aussi le seul à posséder une arme au moment où chassés par les soldats qui remontaient vers la lisière belge du Banel, les maquisards avaient décidé de se séparer pour tenter d'échapper plus facilement à la battue. En quittant ses compagnons, "Georges" leur avait conseillé de grimper dans un arbre touffu et de s'y dissimuler de leur mieux. Or, d'après ce que je pouvais saisir du récit des Allemands et de leur mimique, je voyais que "Georges" avait été vu par eux en train de monter dans un arbre. Quant à savoir de quelle arme était parti le coup mortel, je n'ai pu y arriver, l'hypothèse d'une balle tirée du sol n'étant pas non plus écartée par l'aspect de la blessure.

Le délire des Allemands était expliqué par une erreur de leur part : ils se figuraient avoir tué Henri Vin. Lederer qui arrivait derrière moi, refréna la joie, et je crois causa une certaine déception. Il leur fit remarquer que ce cadavre ne pouvait être celui de Vin lequel était un jeune homme d'une vingtaine d'années, ayant une chevelure brune, longue, avec des boucles et toujours en désordre. Or l'homme qu'ils avaient tué avait au moins quarante-cinq ans commençant à être atteint de calvitie. Lederer me demanda d'identifier le corps. Je n'ai pas estimé qu'il y avait lieu de nier connaître cet homme, le fils lui-même étant

mort ; j'ai donc dit que c'était celui qui se faisait appeler "Georges". Ce fut pour moi l'occasion de constater que les Allemands possédaient déjà à ce moment le signalement de Henri Vin et qu'ils estimaient sa capture mort ou vif, plus même, que celle de "Georges". Ce qui explique la méprise des soldats en face du cadavre de "Georges", c'est qu'ils avaient découverts sur lui une carte de cheminot de la S.N.C.F. au nom de Henri Vin, mais dont le signalement et la photographie étaient ceux de "Georges".

Aussitôt la reconnaissance faite, on me fit remonter en voiture. Au moment où elle démarrait, j'ai vu les soldats qui manipulaient le corps de "Georges". Je n'ai pas pu me rendre compte de ce qu'ils faisaient exactement mais d'après leurs gestes saccadés, je pouvais penser qu'ils achevaient de débarrasser "Georges" de ses vêtements ou bien qu'ils essayaient de l'introduire dans un sac. Il était presque nu en effet quand je l'ai vu. Cette supposition peut se justifier par le fait que les Allemands étaient allés demander un grand sac à la maison Lagrange et qu'ils avaient répondu, quand on leur a objecté qu'il n'en existait qu'en mauvais état que cela n'avait pas d'importance vu le but auquel ils le destinaient.

Du Banel, je fus amené au Pâquis de Frappant. Les Allemands attendaient la voiture de la feldgendarmerie de Charleville. Je fus transféré de



Jacqueline Ezannic et l'abbé Fontaine devant une cagna dans les bois du Banel en 1945.



L'abbé Fontaine à Laiche chez la famille Mernier en 1945. De gauche à droite : Albert Borzée, Odon Mernier et son fils Jean, ce dernier sur le capot de la voiture de l'abbé Fontaine, Henri Vin, l'abbé Fontaine, Marie-Agnès Mernier, Lucien Mernier, la maman de l'abbé Fontaine.

l'une à l'autre après qu'un gendarme eut remplacé mes entraves de corde par des menottes à crémaillère et que pour être bien sûr que je ne puisse tenter aucune résistance, il eut en plus immobilisé mes mains dans le sens vertical en me rattachant les poignets au cou par une corde qui passait entre mes jambes. Mes gardiens allèrent après un voyage sans incident, m'enfermer à la prison de Charleville pour y achever la nuit et, le lendemain, je fus ramené à la caserne Fabert...

Il semblerait que pendant son incarcération à la prison de Charleville et sous l'effet de la torture, l'abbé Fontaine lâcha les noms de ses connaissances dans la Marne, notamment celui de Maurice Ognis, membre du mouvement Libération-Nord de Reims.

Après sa libération, il fut aumônier militaire au pays de Bade en Allemagne jusqu'en 1951. Revenu dans son diocèse, il fut curé de La Neuville-aux-Joûtes.

Il fut ensuite prêtre habitué⁽⁶⁾ à Bel Air (paroisse de S^{te} Jeanne d'Arc de Charleville) et puis à Mogues de 1958 à 1963. Les habitants de Mogues ont conservé de l'abbé Fontaine, le souvenir d'un homme ouvert tout en étant d'une grande intransigeance. En compagnie de l'instituteur du village, M. Jean Joly, il emmenait dans sa vieille guimbarde les jeunes du village participer à des tournois de tennis de table dans les villages voisins. Il recevait des « mogriottes » et des « mogriots »⁽⁷⁾ de la nourriture pour subvenir à

mort ; j'ai donc dit que c'était celui qui se faisait appeler "Georges". Ce fut pour moi l'occasion de constater que les Allemands possédaient déjà à ce moment le signalement de Henri Vin et qu'ils estimaient sa capture mort ou vif, plus même, que celle de "Georges". Ce qui explique la méprise des soldats en face du cadavre de "Georges", c'est qu'ils avaient découverts sur lui une carte de cheminot de la S.N.C.F. au nom de Henri Vin, mais dont le signalement et la photographie étaient ceux de "Georges".

Aussitôt la reconnaissance faite, on me fit remonter en voiture. Au moment où elle démarrait, j'ai vu les soldats qui manipulaient le corps de "Georges". Je n'ai pas pu me rendre compte de ce qu'ils faisaient exactement mais d'après leurs gestes saccadés, je pouvais penser qu'ils achevaient de débarrasser "Georges" de ses vêtements ou bien qu'ils essayaient de l'introduire dans un sac. Il était presque nu en effet quand je l'ai vu. Cette supposition peut se justifier par le fait que les Allemands étaient allés demander un grand sac à la maison Lagrange et qu'ils avaient répondu, quand on leur a objecté qu'il n'en existait qu'en mauvais état que cela n'avait pas d'importance vu le but auquel ils le destinaient.

Du Banel, je fus amené au Pâquis de Frappant. Les Allemands attendaient la voiture de la feldgendarmerie de Charleville. Je fus transféré de



Jacqueline Ezannic et l'abbé Fontaine devant une cagna dans les bois du Banel en 1945.



L'abbé Fontaine à Laiche chez la famille Mernier en 1945. De gauche à droite : Albert Borzée, Odon Mernier et son fils Jean, ce dernier sur le capot de la voiture de l'abbé Fontaine, Henri Vin, l'abbé Fontaine, Marie-Agnès Mernier, Lucien Mernier, la maman de l'abbé Fontaine.

l'une à l'autre après qu'un gendarme eut remplacé mes entraves de corde par des menottes à crémaillère et que pour être bien sûr que je ne puisse tenter aucune résistance, il eut en plus immobilisé mes mains dans le sens vertical en me rattachant les poignets au cou par une corde qui passait entre mes jambes. Mes gardiens allèrent après un voyage sans incident, m'enfermer à la prison de Charleville pour y achever la nuit et, le lendemain, je fus ramené à la caserne Fabert...

Il semblerait que pendant son incarcération à la prison de Charleville et sous l'effet de la torture, l'abbé Fontaine lâcha les noms de ses connaissances dans la Marne, notamment celui de Maurice Ognois, membre du mouvement Libération-Nord de Reims.

Après sa libération, il fut aumônier militaire au pays de Bade en Allemagne jusqu'en 1951. Revenu dans son diocèse, il fut curé de La Neuville-aux-Joûtes.

Il fut ensuite prêtre habitué⁽⁶⁾ à Bel Air (paroisse de S^{te} Jeanne d'Arc de Charleville) et puis à Mogues de 1958 à 1963. Les habitants de Mogues ont conservé de l'abbé Fontaine, le souvenir d'un homme ouvert tout en étant d'une grande intransigeance. En compagnie de l'instituteur du village, M. Jean Joly, il emmenait dans sa vieille guimbarde les jeunes du village participer à des tournois de tennis de table dans les villages voisins. Il recevait des « mogriottes » et des « mogriots »⁽⁷⁾ de la nourriture pour subvenir à



Le caveau familial où l'abbé Fontaine a été inhumé.

ses besoins. Il en redistribuait une grande partie à des plus pauvres. Une anecdote à ce propos : il avait reproché à des paroissiennes de lui avoir fourni de la viande un vendredi. Son intransigeance se manifestait entre autres par le fait que les garçons du village, qui étaient enfants de chœur, étaient obligés, à tour de rôle chaque matin, de venir servir la messe avant d'aller à l'école. C'est pendant son séjour à Mogues qu'il a entretenu avec M^{me} Marie-Hélène Cardot, sénatrice des Ardennes et vice-présidente du Sénat, une relation plus que tendue. Certains habitants de Mogues l'avaient surnommé « Monsieur chamboule-tout ».

Il fut par la suite nommé à Hargnies en 1964. Il partit à la maison de retraite du clergé à Reims en 1969 où il décéda le 26 octobre 1979. Il fut inhumé dans le caveau familial de la famille Fontaine au cimetière du hameau de Dancourt à Donchery.

Guy Debande

Précision : la syntaxe du texte de l'abbé a parfois été légèrement « modifiée » pour en améliorer la compréhension.

En annexe, l'éloge funèbre prononcé par Monseigneur Georges Bédot, évêque auxiliaire de Reims, dont certains éléments sont repris dans cet article. Ce document m'a été transmis par Madame Annette Biazot.

Bibliographie :

Tout cet article est issu des trois publications suivantes et de deux sites « Internet » :

1. « Pages d'histoire de la résistance dans la région de Florenville (1940-1944) », Alfred Dubru, Arlon, 1987.
2. « Face à la Gestapo », Annette Biazot et Philippe Lecler, Euromédia, 2011.
3. « L'épopée du Banel », Odon Mernier, non publié.
4. www.evasion.comete.org
5. www.cndp.fr/crdp

Notes :

- (1) Prêtre sacriste : prêtre qui possède en outre la charge de sacristain ou pour le moins la responsabilité du matériel pour le culte : ornements, hostie...
- (2) Pour situer les lieux où se déroulèrent le drame, se reporter à la carte page 3.
- (3) Armée secrète : mouvement de la Résistance intérieure belge actif durant la Seconde Guerre mondiale
- (4) Botho Grabowski : colonel de l'armée allemande, chef de la kommandantur de Charleville à partir de 1943.
- (5) Hauptmann : capitaine dans l'armée allemande.
- (6) Prêtre habitué : prêtre qui réside dans une paroisse ou une maison ecclésiastique sans y exercer aucune fonction ni ministère officiel.
- (7) Mogriot : nom des habitants de Mogues.